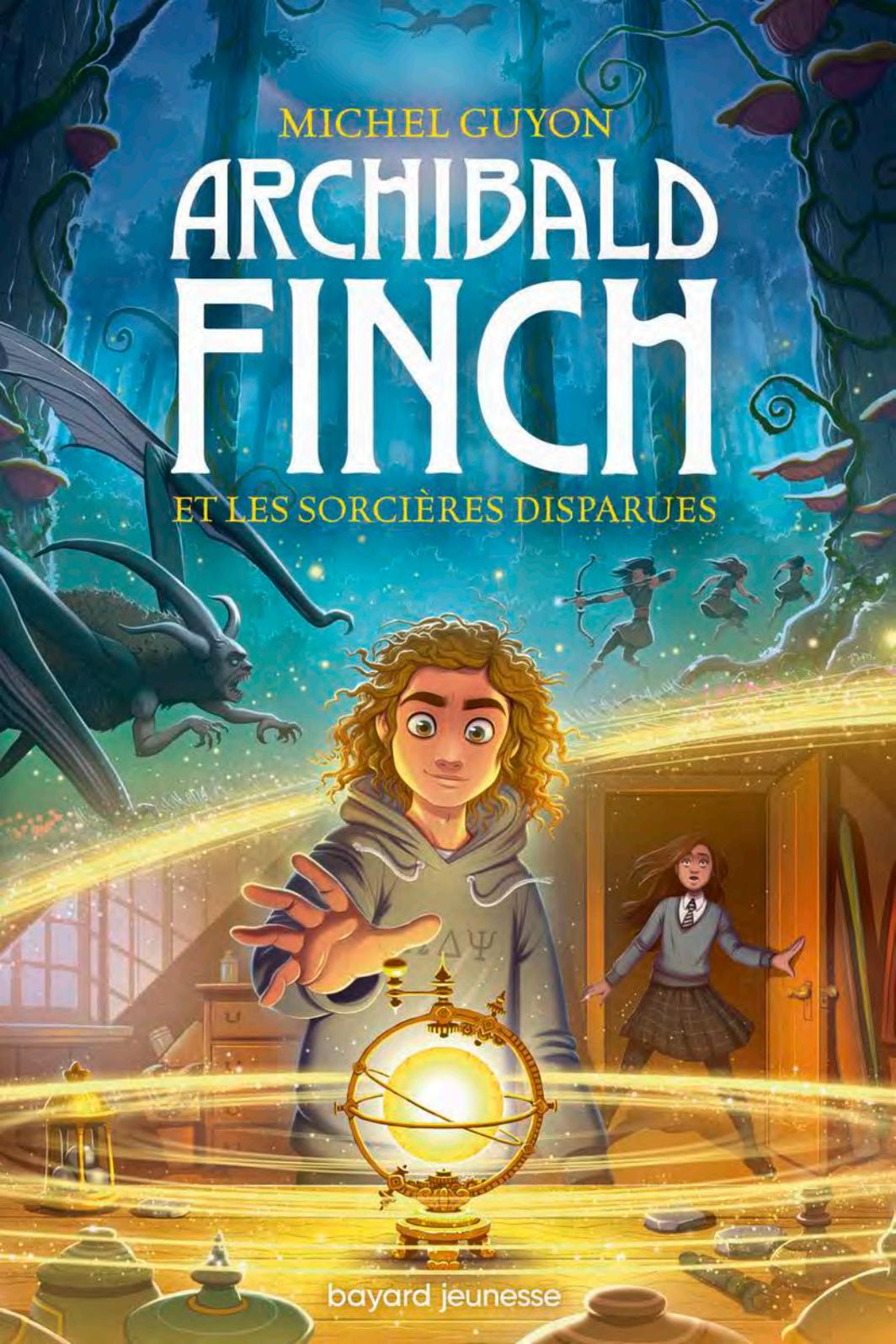


MICHEL GUYON

ARCHIBALD FINCH

ET LES SORCIÈRES DISPARUES



bayard jeunesse

MICHEL GUYON

ARCHIBALD FINCH

ET LES SORCIÈRES DISPARUES

Illustré par Zina Kostich

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Moreau
avec l'aimable concours de l'auteur

bayard jeunesse

Ouvrage originellement publié aux États-Unis
par Andrews McMeel Publishing,
un département de Andrews McMeel Universal,
Kansas City, Missouri,
sous le titre *Archibald Finch and the Lost Witches*
Texte © 2021, Michel Guyon
Couverture © 2023, Petur Antonsson
Illustrations intérieures : Zina Kostich

© 2023, Bayard Éditions pour la traduction française
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-4503-6
Dépôt légal : octobre 2023
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

PROLOGUE

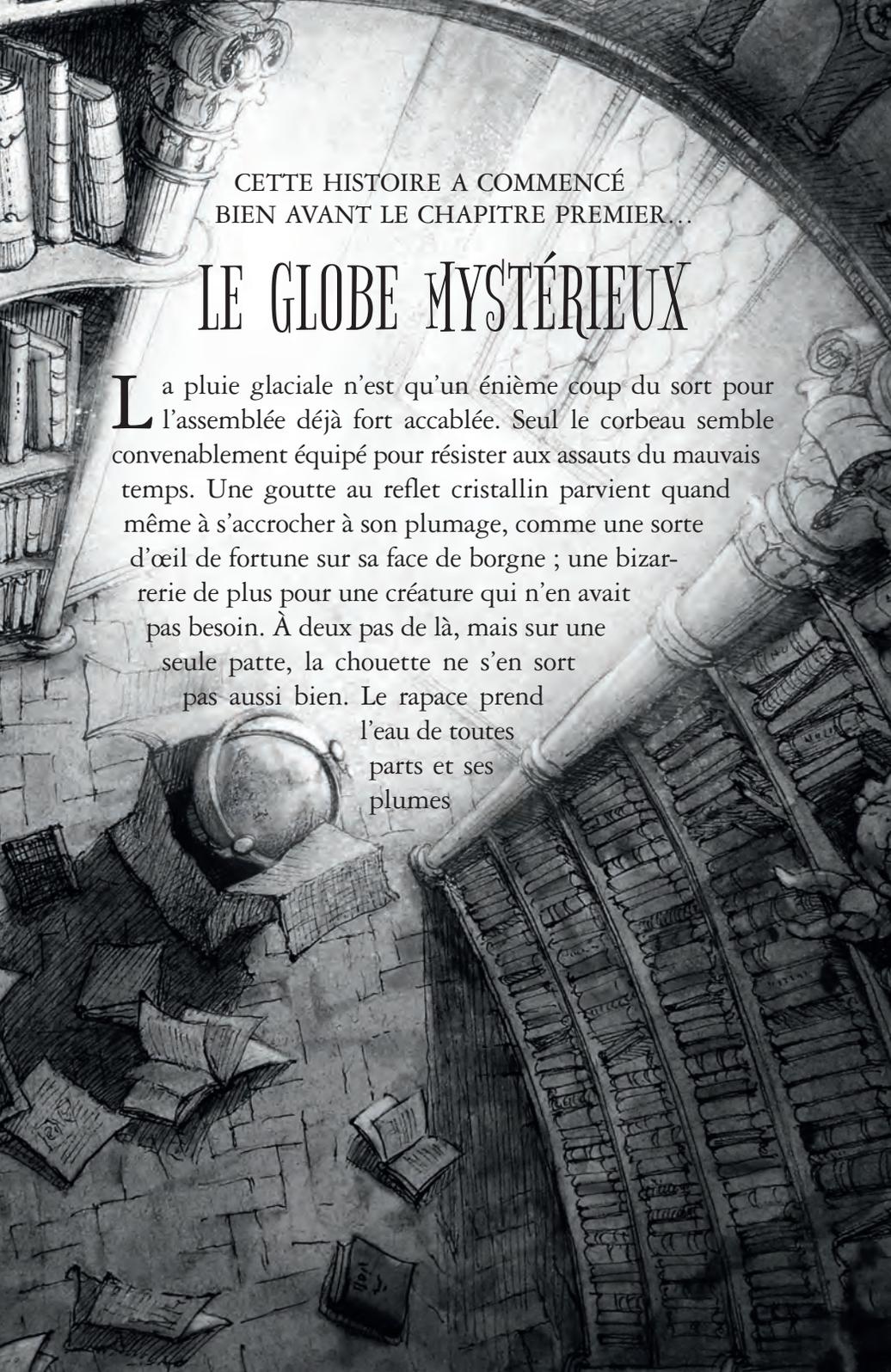
Trois jeunes filles se promènent dans une sombre forêt.
Soudain, un bruit retentit.

Est-ce un cri, qui s'est élevé par-delà cette crête ?

Elles l'ignorent encore, mais leur vie, telles qu'elles la mènent depuis 498 ans, est sur le point de connaître un immense bouleversement...







CETTE HISTOIRE A COMMENCÉ
BIEN AVANT LE CHAPITRE PREMIER...

LE GLOBE MYSTÉRIEUX

La pluie glaciale n'est qu'un énième coup du sort pour l'assemblée déjà fort accablée. Seul le corbeau semble convenablement équipé pour résister aux assauts du mauvais temps. Une goutte au reflet cristallin parvient quand même à s'accrocher à son plumage, comme une sorte d'œil de fortune sur sa face de borgne ; une bizarrerie de plus pour une créature qui n'en avait pas besoin. À deux pas de là, mais sur une seule patte, la chouette ne s'en sort pas aussi bien. Le rapace prend l'eau de toutes parts et ses plumes

trempées le rendent plus renfrogné que d'ordinaire, et parfaitement inoffensif pour le rat sans queue assis à proximité, pas davantage au sec.

On trouve toutefois encore moins bien loti : le papillon de nuit quasi-chauve un peu plus loin sur la branche.

La maigre fourrure poudreuse qu'il lui reste se confond peu à peu avec l'écorce grisâtre à laquelle il se cramponne.

Pour tous cependant, la vue vaut le détour. En contre-bas, une cérémonie vient juste de commencer : l'enterrement de Célestine Finch. Malgré le crachin, son fils Stuart prend son temps pour prononcer son discours, dont les mots d'encre et de larmes se mêlent à la pluie et s'effacent un à un.

– Ma mère est arrivée au bout de sa vie. Et quelle vie incroyable ! Elle avait quatre-vingt-dix ans, disait-on, voire un peu plus. Nul ne sait vraiment quel était son âge, qui restera un mystère. Son acte de naissance a été égaré il y a fort longtemps.

Assis en cercle, une vingtaine d'amis et de proches se tiennent la main, figés dans le silence. Au milieu d'une profusion de parapluies noirs se détache un cercueil en bois clair, prêt pour son ultime voyage – un grand périple, vertical, s'achevant six pieds sous terre.

Peut-être pour l'aider à mieux naviguer sur les eaux de l'au-delà, le vaisseau en pin a été décoré d'un étrange symbole en forme de poisson, bien seul dans l'océan d'étoiles, de croix et de croissants sculptés sur les tombes alentour. Constitué d'une simple boucle, pareil à un lacet mal noué, un dessin aussi simpliste aurait semblé plus à sa place dans le livre de coloriage d'un bambin.

Juste en dessous, une inscription non moins inhabituelle confirme le récit de Stuart :

CELESTINE Finch
????-2021

Il évoque ensuite sa carrière d'écrivaine.

– Son style unique a valu à Célestine plus de succès qu'elle en avait jamais rêvé ou recherché. Malgré les ventes records et les nombreux prix qu'on lui a décernés, elle est toujours restée humble. Jamais vous ne verrez une photo de ma mère, ni dans un magazine, ni ailleurs, à vrai dire, à part ici.

Sur une chaise à côté de lui, on a posé un cliché de Célestine, sur lequel on lui donnerait soixante ans plutôt que quatre-vingt-dix, avec ses doux yeux en amande, ses longs cheveux poivre et sel séparés au milieu, et sa bouche fine au petit sourire espiègle presque enfantin.

– À la célébrité et aux honneurs, elle préférait la solitude de sa maison, et disparaissait souvent pendant plusieurs années. Surtout connue pour les mots oubliés auxquels elle redonnait vie, elle en faisait autant avec les enfants souffrant de la guerre, de la famine et d'autres terribles malheurs. L'héritage qu'elle laisse au monde parle de lui-même, elle qui a fondé une cinquantaine d'orphelinats aux quatre coins de la planète. C'est ça, la véritable œuvre de sa vie.

Trois personnes sont assises un peu plus près que les autres du cercueil et du trou béant qui l'attend. Deux ont la tête baissée : la femme de Stuart, Kate, et leur fille adolescente, Hailee. La troisième lève la tête vers le ciel. C'est Archibald. Le regard braqué sur les branches encombrées

au-dessus de lui, le jeune garçon aspire bruyamment la pluie que ses longs cheveux blonds conduisent directement dans sa bouche. Serait-ce lui qui a dessiné le poisson sur le cercueil ? C'est tout à fait possible. En onze ans d'existence, Archibald n'a jamais porté Célestine dans son cœur.

« Pourquoi vous avez laissé mamie me donner ce prénom débile ? » demande-t-il souvent au dîner. Ce prénom, il l'estime responsable de toutes les moqueries qu'il subit au collège, même si, en toute honnêteté, il les doit surtout à sa réputation : celle de chouchou des profs. Un statut acquis bien malgré lui. Qu'on ne se méprenne pas sur son compte. De l'avis général, Archibald est l'élève le plus brillant du collège Amesbury, et ça ne date pas d'hier. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il a toujours su à peu près tout, sur tous les sujets. Mais, voyez-vous, il n'y est pour rien. Il n'étudie pas plus que de raison. C'est juste qu'il n'a aucune raison d'étudier. Sans qu'il sache d'où cela lui vient, il a véritablement la science infuse, en mathématiques et en histoire, et pour ainsi dire dans toutes les disciplines possibles et imaginables. S'il lui prenait l'envie de devenir millionnaire, il lui suffirait d'aller rafler la mise dans un jeu télévisé pour récolter de quoi vivre grassement, sans jamais travailler.

Un seul mystère, et pas des moindres, continue à lui échapper : *pourquoi* est-il un tel puits de science ? Ses professeurs, eux, se moquent bien de savoir le pourquoi du comment. Ils l'adorent, voilà tout... un peu trop, manifestement. Archibald s'est donné un mal de chien pour inverser cette malédiction : il a menti, triché, feint d'être bête – encore trois domaines dans lesquels il excelle. Hélas, ça n'a rien changé. Au bout du compte, quand personne n'a la réponse

à une question posée en cours, c'est plus fort que lui : il faut qu'il lève la main.

Pour ne rien arranger, son juron de prédilection – qu'il soit indigné ou stupéfait – est « Corne fredouille ! » Pas l'idéal pour s'intégrer et se faire des amis. Nul ne connaît l'origine de cette expression, ni même son sens. Si on en croit les anecdotes familiales, ce serait d'ailleurs les premiers mots qu'il a prononcés. Ceux qu'il entend le plus souvent, en revanche, sont « tête d'ampoule » et « fayot », de la part d'un bon nombre de ses camarades de classe. Là encore, ils ne disent que la vérité, en quelque sorte. Sauf William Tanner. Lui, c'est une vraie teigne. La semaine précédente, cette grosse brute a même essayé d'embrasser la sœur d'Archibald. Sur la bouche. Deux fois ! Qu'a fait Archibald pour l'en empêcher ? Absolument rien, mort de trouille qu'il était. Et c'est bien là son autre gros problème : lui qui rêve de se fondre dans le décor tel un caméléon, il a plutôt tendance à se figer comme un lapin pris dans les phares. De là à le traiter de poule mouillée, il n'y a qu'un pas.



Quelques jours après l'enterrement, Archibald et les siens arrivent au 8 Culpeper Lane. Pourquoi l'adresse n'est-elle pas tout simplement le 1 Culpeper Lane, voilà une bonne question, puisque la maison est la seule de cette rue obscure. Pas une simple maison, cependant, mais un majestueux manoir de trois étages. En résumé : une sacrée baraque.

Dressée au bout d'une longue allée de gravier, cette modeste demeure située à Cuffley, dans le Hertfordshire,

peut s'enorgueillir de compter vingt-sept fenêtres rien que sur sa façade. C'est là le bien qu'ils ont hérité de grand-mère Célestine. Leur petite voiture est suivie par un camion de déménagement guère plus gros, signe que la famille d'Archibald ne possédait pas grand-chose – jusqu'à présent.

– Comment a-t-elle pu nous cacher ce palais pendant tout ce temps ? s'interroge Kate, en contemplant le domaine immense et ses jardins à la française aux haies basses agencées en motifs d'une folle complexité – en spirales, en virgules, en zigzags, certaines partent même en vrille, mais aucune en ligne droite.

Celui qui a taillé ça a un peu abusé de la bouteille, songe Archibald, que sa propre réflexion fait pouffer de rire.

Pour sa part, Stuart se demande pourquoi sa mère aurait pu avoir besoin d'un logis si grand. Sa théorie la plus plausible : « Ça a peut-être abrité un orphelinat, à une époque. »

– Tu crois ? s'étonne Kate.

– Tu connais ma mère, elle était tellement secrète.

– Et super méchante. Sinon, pourquoi m'avoir donné un prénom pareil, franchement ? Archibald ! s'indigne-t-il pour la neuf-centième fois depuis la banquette arrière.

– Ce n'était pas un monstre, tu exagères, rétorque Stuart. Tu devrais lire ses livres. Si ça se trouve, tu y feras des découvertes intéressantes. Toi aussi, Hailee.

Des découvertes intéressantes ? Archibald en doute fort. Encore faudrait-il qu'il existe quelque chose en ce bas monde qu'il ignore – d'où son froncement de sourcils. Quant à Hailee, elle lève à peine les yeux des SMS qu'elle tape à toute vitesse.

– Pourquoi on n'est pas restés à Londres, en fait ? s'enquiert-elle.

– Oh, quand même, soupire Kate. On est à trente minutes du centre en train... C'est encore Londres, d'une certaine manière. Tu ne voudrais pas voir le bon côté des choses ? On est tout près, alors vous n'allez pas changer de collège, et vous allez pouvoir garder vos amis, tous les deux.

– Je n'ai pas d'amis, maugrée Archibald. Alors changer d'école, pourquoi pas ?

– T'es malade ou quoi ? s'étrangle Hailee.

– Ne commence pas, s'il te plaît, la rabroue Stuart. Nous n'avons même pas encore emménagé.

– Corne fredouille ! Regardez-moi ces topiaires ! s'exclame Archibald à la vue de deux arbustes taillés à l'effigie d'animaux – un cheval et un éléphant.

– Tu m'étonneras toujours, commente Kate. Comment tu sais que ce sont des topiaires, je n'en ai aucune idée.

– Moi non plus, admet-il. Je croyais que tout le monde savait ça.

– Ça servirait à quoi, sérieux ? rétorque Hailee.

En guise de réponse, Archibald hausse les épaules, absorbé par les étranges buissons sculptés. Ils font ressurgir une idée qui lui trotte dans la tête depuis longtemps.

– Ces jardins sont tellement grands, je pourrai enfin avoir un chien, pas vrai, papa ?

Son père grimace.

– Tu n'es pas encore assez mûr pour t'en occuper, Archie.

– Je l'appellerai Pattounes !

– Super original, dis donc ! raille sa sœur.

– Un tout petit, pas plus gros que *ça* ? insiste Archibald, en joignant presque les mains pour indiquer un chien qui tiendrait sur ses genoux.

Verdict : encore trop gros, au goût de Stuart, qui fait non de la tête et gare la voiture près d'une fontaine à sec.

Voilà les Finch arrivés, mais ils ne prendront la pleine mesure de l'immensité de leur nouveau foyer qu'une fois devant la monumentale porte à double battant, si massive qu'ils ont l'impression d'être des fourmis.

– Je parie que des géants ont vécu ici, autrefois, dit Archibald, les yeux rivés sur les énormes heurtoirs que même son père a du mal à soulever.

Bam, bam.

Les coups métalliques résonnent jusque dans les moindres couloirs, pierres fissurées, cheminées noires de suie, tuyaux et lustres branlants de la demeure.

Tandis qu'ils attendent, Archibald caresse un des deux lions ailés qui flanquent l'entrée.

– Des chats volants ! Ça serait génial, comme animaux de compagnie.

Il est en revanche beaucoup moins emballé par les autres créatures en pierre qui dépassent du toit – des monstres enrubbannés de lierre, mi-chiens mi-cochons pourvus d'ailes de chauve-souris, guettant aux extrémités des gouttières.

– Des gargouilles, murmure-t-il pour lui-même.

À peine a-t-il prononcé ces mots que la porte s'ouvre en grinçant. À moins que le grincement provienne du vieillard maigrelet venu les accueillir ? Sans doute de grande taille, mais pour le moment surtout très voûté, Bartholomeo était le majordome de Célestine, à la tête d'un pléthorique

personnel de maison constitué d'une seule personne : lui-même. Il était à la fois garde de nuit et garde de jour, du garde-manger à la garde-robe, gardien des lieux et des clés. Les Finch auraient tort de ne pas le garder.

– Ça me fait tellement plaisir de vous revoir, Bartholomeo ! déclare Kate. Vous avez fait un travail remarquable pour les obsèques.

– Merci de vous être occupé de ma mère pendant toutes ces années. Vous êtes un de ses secrets les mieux gardés, enchaîne Stuart, dont la main disparaît dans la paluche gigantesque du domestique.

– Effectivement, répond ce dernier, avec un accent italien à couper au couteau et une voix dont la douceur détonne avec ses airs de croquemitaine.

Il apparaît vite que Bartholomeo aime aussi garder le silence, n'alignant qu'une quinzaine de mots, parmi lesquels « peut-être », « d'accord », « plaît-il », et « non, je ne suis pas bossu ». Cette dernière réponse faisait suite à une question d'Archibald qui commençait par « si je puis me permettre » et ressemblait fort aux gaffes dont pépé Harvey était le spécialiste. Bartholomeo ne s'en formalise pas et fait faire le tour du propriétaire à ses nouveaux compagnons de manoir, les conduisant d'une pièce à l'autre, puis à l'autre, et encore à l'autre – cinquante-six au total.

– Aucun doute, chuchote Kate. Ça devait être un orphelinat.

Le genre d'orphelinat qui donne la chair de poule, de l'avis d'Archibald. Ce labyrinthe de couloirs pleins de courants d'air fait naître des frissons dans son dos de gringalet. Sa main se fige sur chaque poignée, tant il craint que derrière

les portes se cache un fantôme, ou un monstre, qui sait. Les parquets qui couinent l'obligent à marcher à pas comptés, et à compter en même temps les secondes qui lui restent à vivre. Les cliquetis de l'énorme trousseau de clés de Bartholomeo l'ébranlent jusqu'à la moelle – moelle aisément ébranlable, il est vrai. Les poupées chauves de la bibliothèque semblent ne jamais le quitter des yeux, où qu'il se trouve. Et que dire des innombrables araignées qui révèlent leur taille – gigantesque – lorsqu'elles dévalent les stalactites de toiles pendant aux plafonds hauts ?

À cela s'ajoute sa peur des tableaux. Ce ne sont pas tant ceux qui ornent les murs qui lui fichent des chocottes de tous les diables. Ces chefs-d'œuvre paysagers sont aussi apaisants qu'ennuyeux. Idem pour les tapis suspendus çà et là dans la demeure. Suspendus aux *murs*, oui, vous ne rêvez pas. Archibald connaît les coupables : *Sans doute les mêmes énergumènes ivres morts qui ont planté les baies de travers*. Il plaisante, bien sûr. Il sait très bien de quoi il s'agit, et, comme les topiaires, ces décorations ont un nom. Ce sont des tapisseries. L'a-t-il appris dans un livre ? Non, il le sait, voilà tout. Ces tentures cachent peut-être quelque élément effrayant dans leurs motifs tissés à la main. Mais elles sont si anciennes, si décolorées, que les scènes dépeintes ne forment *grosso modo* qu'un grand flou – un flou bienvenu, sans rien de menaçant.

Ce qui tourmente Archibald, en revanche, ce sont les tableaux manquants – ceux qui autrefois surplombaient l'escalier monumental. Après l'avoir orné fort longtemps, comme l'attestent les deux rectangles de papier peint épargnés par la décoloration, ils sont réduits à l'état de silhouettes fantomatiques hantant le vestibule. Quand et pourquoi les a-t-on

décrochés ? Où peuvent-ils se trouver à présent ? Et, surtout, que représentaient-ils, ou qui ? Telles sont les questions qui tracassent le nouvel arrivant chaque fois qu'il gravit ou descend les marches.

Si ses parents choisissaient de vendre cette maison, ce n'est pas Archibald qui s'en plaindrait. À vrai dire, il se porterait volontaire pour rédiger l'annonce. « À vendre (urgent) : manoir délabré, idéal pour décor de film d'horreur, grince de partout, ~~probablement hanté~~, hanté c'est sûr, sent bizarre, échange majordome contre chiot ou chaton. Ai-je précisé URGENT ? »

En attendant, il insiste pour s'installer dans la même chambre que sa sœur, ce que Hailee accepte à contrecœur lors du dîner, le premier soir. [...]

Kate et Stuart doivent s'absenter pour rendre visite à pépé Harvey. Ça n'aurait pas pu mieux tomber. La chasse de cette année ne sera pas facile-facile, en revanche. Premièrement, Archibald devra faire fi de son allergie aux risques et s'éloigner de la « zone de sécurité » à laquelle il s'est cantonné ces deux derniers mois. Depuis leur emménagement, jamais ou presque il n'a dévié de l'étroit chemin menant de la cuisine à sa chambre, excepté pour quelques angoissantes expéditions nocturnes au bout du couloir, jusqu'aux toilettes dont le bruit lui rappelle celui des gargouilles. Deuxièmement, il ne s'agit plus d'explorer le petit trois-pièces où la famille habitait avant. Ce manoir doit compter des centaines de placards. Soixante-trois, préciserait Bartholomeo, et il aurait raison. Archibald commence par ceux qui bordent les corridors. Comme il le constate vite, tous sont vides. Pareil pour celui sous l'escalier,

où il ne trouve qu'une vieille paire de lunettes rondes.

Plus qu'une porte, et Archibald en aura terminé avec le couloir du dernier étage – une porte plus basse que les autres, qu'il a toujours prise pour un placard à balais, jusqu'à ce qu'il mette un pied à l'intérieur. Pied qui ne se pose sur *rien*, en fait, puisque le sol dans ce réduit est inexistant.

Le résultat est le même que s'il avait raté une marche – seulement une marche très, très haute. Pris de court, il bascule en avant. Son cœur flanche, mais pas lui : il s'est rattrapé à une corde qui passe dans une poulie fixée au plafond. Après s'être trémoussé comme un ressort à spirale, il se stabilise, coincé dans une position des plus inconfortables. Entortillé sur lui-même, son corps tout entier finit suspendu dans le vide, à l'exception du gros orteil de son pied gauche, toujours cramponné à une planche du parquet. Archibald maintient un équilibre précaire entre ce gros orteil et ses mains, qui tiennent chacune un bout de la corde. Elles ne cessent de monter et de descendre en même temps que la corde glisse dans la poulie, comme s'il trayait une vache. Il jette un coup d'œil vers le bas. Si par mégarde il relâchait son emprise sur l'un ou l'autre bout, la chute serait inévitable. Et qui sait jusqu'où il dégringolerait. La pression sur sa poitrine et ses poumons est telle qu'il ne peut même pas appeler à l'aide.

– Je vais mourir, halète-t-il.

Sur le point d'abandonner, il balance son corps d'avant en arrière, puis s'élance de toutes ses forces. Par miracle, il retombe en sécurité dans le couloir, stupéfait d'avoir réussi à s'extraire de ce piège mortel.

– Corne fredouille ! s'exclame-t-il. C'est un cachot ?

À quatre pattes, il se penche avec précaution pour estimer la

profondeur du gouffre. Il sort une pièce de sa poche et la lance dans le conduit. Une, deux, trois, quatre secondes s'écoulent, sans que retentisse le moindre bruit. Pas de claquement métallique. Pas de plouf. Pas d'écho. Aucun signe d'un fond.

– Un tunnel qui mène au centre de la Terre !

Il se précipite à l'étage inférieur, où il cherche une ouverture semblable. Sans succès. Puis il se rappelle avoir vu une autre porte naine au rez-de-chaussée, entre le salon et la bibliothèque. Celle-là ne cache pas non plus un placard à balais, mais tout bonnement le fond du puits, avec, en son sein, une caisse en bois attachée à la corde à l'aide d'une deuxième poulie. La pièce d'Archibald n'est pas tombée à l'autre bout du monde, mais droit sur un tas de draps.

– Une porte d'entrée pour géants, et maintenant ça ? Un ascenseur pour lutins ! s'exclame-t-il.

– Moi qui te croyais intelligent ! lâche Hailee qui passe dans les parages.

– Qu'est-ce que c'est, alors ?

– Attends, Monsieur je-sais-tout ne sait pas ? se moque-t-elle, savourant sa petite victoire. C'est pour le linge sale ! Mais Bartholomeo a dit de ne pas y toucher. C'est cassé. D'ailleurs, n'approche pas de la petite porte au dernier étage. C'est dangereux.

– Heureusement que tu es là, merci !

– Réflexion faite... Va voir ce qui se cache derrière, tiens, rétorque Hailee avec un sourire mauvais.

L'espace d'une seconde, Archibald s'imagine en train d'embarquer dans ce chariot à linge comme s'il montait à bord d'une fusée qui le propulserait de la Terre à la Lune. Mais au final – *Oh non, j'ai eu ma dose de frissons pour ce soir.*

Après s'être armé d'une lampe de poche pour éviter de se retrouver encore dans de beaux draps, Archibald s'attaque aux placards des chambres, où l'attend une surprise de taille : ils regorgent tous de robes en lin, de jour ou de soirée, passées de mode depuis plusieurs siècles déjà.

– C'est quoi, tous ces vieux déguisements ?

Il se lance dans l'exploration des moindres recoins enténébrés des placards. Il ne s'aventure pas trop loin à l'intérieur tout de même, de peur de s'y perdre ou d'être pris au piège des innombrables épaisseurs de tissu qui lui font penser à des toiles d'araignée. Il tressaille lorsqu'une manche lui effleure l'épaule. *Était-ce une main ?* Mieux vaut ne pas s'appesantir. Sa curiosité a des limites.

Bien content d'éviter l'appartement de Bartholomeo et les ronflements d'ogre qui en font trembler les murs, Archibald poursuit sa quête dans la chambre de ses parents, territoire un peu moins hostile. Il la ratisse en vitesse, au cas où ils rentreraient en avance.

– Où eeeeeees-tu ? chantonne-t-il, comme pour enjoindre à son cadeau de se révéler par magie. Je finirai par te trouver !

Il se concentre maintenant sur la commode de sa mère. C'est là qu'elle avait dissimulé son kit de peinture, l'année dernière. Encore raté. À quatre pattes, il regarde aussi sous le lit, où Stuart, de son propre aveu, avait caché une console de jeu trois Noël's plus tôt.

– Tu chasses toujours des monstres ? lui demande Hailee, alors qu'elle entre dans la pièce.

– Les seuls monstres qu'il y a, ce sont les gargouilles. Elles font le même bruit que les toilettes.

– C'est quoi, une gargouille ? Oh, puis non... on s'en

fiche ! Écoute-moi bien : soit tu déménages bientôt dans une autre chambre, soit je raconte à tout le collègue que tu as peur du noir, et des monstres.

– Je n'ai peur de rien, à part des poupées horribles qu'il y a dans... Eh, mais, c'est ça ! s'écrie-t-il en se cognant la tête contre les lattes du sommier alors qu'il essaye de se redresser.

– T'es trop bizarre ! peste sa sœur, tandis qu'il passe à toute allure à côté d'elle en criant : « La bibliothèque ! »

Après un rapide examen de la pièce et de ses cinq-mille et quelques livres – là encore, le compte exact n'est connu que de Bartholomeo –, Archibald entreprend d'abaisser chaque ouvrage pour jeter un bref coup d'œil derrière. Une mission qu'il mène tout en s'efforçant d'échapper au regard des monstrueuses poupées chauves, ce qui relève de l'exploit.

– Je ne vous regarderai pas, alors ce n'est pas la peine d'insister, leur lance-t-il, résolu à ne pas s'engager dans un concours de « qui fera baisser les yeux à l'autre », qu'il sait perdu d'avance.

Après en avoir terminé avec les livres du premier niveau, Archibald se tourne vers l'échelle. Montée sur roulettes et coulissant sur un rail en cuivre étincelant fixé près du sommet, elle est conçue pour desservir le pourtour de la salle. Un outil fort pratique pour accéder aux étagères supérieures, bien que dans l'immédiat, Archibald la destine à un autre usage.

– Voyons ce que tu as dans le ventre, dit-il en la faisant rouler de droite à gauche.

Il ne lui a pas échappé que la pièce a la forme d'une cacahuète, c'est-à-dire d'un huit... ou d'un circuit de courses. Il recule un peu pour prendre son élan, et d'un coup d'un seul se précipite en avant. Poussant l'échelle aussi vite que possible, il court à

côté quelques secondes, puis, d'un bond, grimpe dessus. C'est comme se hisser dans un train en marche, sans les dangers que représente ce genre de cascades – ou tout du moins le croit-il...

– Attention, me voilà ! crie-t-il, chevauchant l'échelle comme un fier destrier et agitant sa lampe torche au-dessus de sa tête.

Tout se passe sans accroc jusqu'à ce qu'il atteigne la courbe principale de cette muraille de livres, virage que l'échelle coulissante n'a pas été conçue pour prendre si vite, surtout chargée d'un passager.

– Ralentis ! l'implore Archibald qui voit la catastrophe arriver à vitesse grand V.

Mais c'est trop tard. Pas le temps de sauter de ce train-là. Les roues patinent avant de se bloquer d'un coup sec, dans un crissement strident. L'échelle glisse des mains d'Archibald, qui se retrouve projeté contre les étagères, dont certaines basculent et déversent une avalanche de livres sur sa tête alors qu'il atterrit par terre avec un gros *boum*.

Il lui faut plusieurs secondes pour se relever, étourdi mais indemne, surtout inquiet de la pagaille qu'il vient de provoquer.

– Maman va m'étrangler.

Alors qu'il s'active pour remettre les ouvrages en place, quelque chose attire son œil sur une étagère en hauteur – à moitié vide maintenant que onze des quinze volumes des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne ont été renversés.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonne-t-il, peinant à distinguer ce qu'il voit.

C'est un objet cubique, aucun doute là-dessus, mais à part ça, nulle certitude, juste l'intuition que sa quête est sur le point de porter ses fruits. Il déplace l'échelle jusqu'à

l'endroit voulu et en escalade les barreaux. *Victoire, enfin !* Entre *L'Enfant de la Caverne* et *Vingt-mille lieues sous les mers*, il déniché le Saint Graal : un carton marron, niché au creux d'une alcôve en forme de coquillage.

– Je te l'avais dit que je te trouverais, lance-t-il au carton.

Il le tire vers lui. Son contenu est très lourd, ce qui est bon signe. Ce n'est ni du toc ni un petit cadeau de rien du tout. *Maman m'a mené en bateau, je le savais. Bien sûr, elle est déjà pardonnée.*

Archibald descend de l'échelle muni de son butin et s'assoit par terre pour l'ouvrir. Le voici enfin, ce cadeau tant attendu, ce cher présent que ses parents ont mis des semaines, voire des mois, à lui choisir, ce joyau exceptionnel, cette merveille de récompense pour leur merveille de fils, ce... « machin » terne, usé, jaunâtre qui dégage une odeur à la croisée de la vieille chaussure de sport et du croissant rassis.

Archibald passe de l'enthousiasme débordant à la plus grande perplexité. Il sort l'objet de la boîte et découvre un globe terrestre d'une trentaine de centimètres de diamètre, aussi ancien que tout le reste dans cette vieille baraque.

– Qu'est-ce que c'est que ce *truc* ? bredouille-t-il, la moue boudeuse.

Pas franchement ce qu'il avait espéré, loin s'en faut. Mais peu importe. C'est *sa* trouvaille. C'est *son* globe qui pue. Il décide donc de le rapporter dans sa chambre. [...]



Archibald a retenu la leçon. *Voilà ce qui arrive quand tu te laisses tenter par l'aventure*, se sermonne-t-il. Résultat, il lui manque une mèche de cheveux sur le côté du front. Brûlés jusqu'à la racine, ils risquent de ne jamais repousser. Sa mère n'y trouverait pas à redire, elle qui se plaint toujours de ne pas voir ses yeux. Mais Archibald a du mal à voir les choses du même œil. Il craint que cette anomalie ne fasse qu'attirer davantage l'attention sur lui au collège, ce dont il n'a franchement pas besoin. C'est décidé : il jouera la prudence et gardera ses distances avec le globe, même s'il meurt d'envie d'en apprendre plus sur cette lueur mystérieuse.

Il a bien pensé à se débarrasser du globe, mais il a si peur qu'il n'ose pas s'en approcher. Quand arrive l'heure du coucher, il monte dans sa chambre et s'efforce de ne pas le regarder, ne serait-ce qu'un coup d'œil – de la même façon qu'il a surmonté sa crainte des poupées chauves.

Sa stratégie fonctionne, jusqu'au soir fatidique où Archibald oublie de fermer la fenêtre de sa chambre. Pas le genre d'omission qui devrait avoir des conséquences désastreuses, vous direz-vous. Et pourtant, par cette fenêtre entrouverte se faufile un vent sifflant. Les rideaux frémissent. Tout comme le globe, qui tourne légèrement.

À son retour des toilettes, Archibald se rend compte de son erreur.

– Je ne l'ai pas verrouillé, s'alarme-t-il, livide.

– Bravo, gros malin ! On se les gèle, maintenant, se plaint Hailee, qui vient de se glisser sous les draps, prête à écrire ses cinquante derniers SMS de la journée.

– Non, le verrou du globe, maugrée-t-il, se rappelant qu'il a rendu la clé à Bartholomeo.

LE GLOBE MYSTÉRIEUX

Le vent souffle de plus belle, ouvrant la fenêtre plus grand, faisant tourner le globe encore plus vite. Il luit à nouveau.

– Tu vas éteindre ça, oui ? s'énerve Hailee.

Archibald plisse fort les paupières et ne garde qu'un œil à peine entrouvert. L'enveloppe extérieure du globe semble avoir quasiment disparu, et laissé place à un abîme. Il se passe quelque chose à l'intérieur. Archibald s'en approche. À quelques centimètres seulement, il parvient à voir à travers ce puits lumineux, telle une voyante scrutant sa boule



de cristal. Le spectacle est époustouflant : des éclairs fusent sur un fond de gros nuages menaçants. Une tempête en sommeil vient de se réveiller.

Lorsque la lueur s'atténue, Archibald ne peut s'empêcher de donner au globe un léger coup de pouce pour le garder en vie, puis une tape un peu plus forte. Au sommet, la manivelle qu'il avait remontée à fond commence à pivoter sur elle-même, lentement d'abord, avant de prendre de la vitesse. Le globe accélère à son tour. Soudain, une lumière aveuglante embrase la pièce tout entière, suivie par un coup de tonnerre fracassant. Haïlee pousse un hurlement strident. Avant qu'Archibald ne puisse réagir, il est aspiré par le globe avec un bruit de suction aussi bref qu'effroyable.





Stuart et Kate font irruption dans la chambre quelques instants après.

Tout paraît normal, sauf que, du côté de la chambre occupé par Archibald, tout ou presque a disparu. Son bureau. Sa chaise.

Ses affaires. Tout, sauf la moitié supérieure de son lit, et le globe, renversé sur le côté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est Archie ? demande Kate, paniquée.

Hailee est incapable de prononcer un mot.

Recroquevillée sur son lit, elle est pétrifiée de peur.

Bartholomeo arrive à son tour, à bout de souffle. Ses paupières sont si lourdes de fatigue qu'il doit incliner la tête en arrière pour y voir

un tant soit peu. Quand enfin il distingue quelque chose – le globe par terre et les traces de brûlure en forme de corail qui zèbrent les murs –, ses yeux s'écarquillent tellement qu'ils semblent sur le point de jaillir de leurs orbites.

Il grommelle d'une voix rocailleuse :

– Oh, non.

Décidément un homme bien peu bavard jusqu'au bout, ce Bartholomeo. Il redresse son buste vouté une vertèbre après l'autre, et se fige tout à coup, se tenant droit pour la première fois depuis près de trente-trois ans. Alors, comme s'il exhalait sa vie entière en un seul profond soupir, il tombe à la renverse, mort, le trousseau de clés toujours dans sa main.

Dehors, le vent gagne en vigueur, et de la neige s'engouffre dans la pièce par bourrasques. Stuart se penche à la fenêtre et hurle à pleins poumons : « Archibald ! Archibald ! » Mais la nuit ne lui renvoie aucune réponse, seulement l'écho de sa voix cassée.

À SUIVRE...